

PROLOGUE

La marque du diable

Une nuit, une profonde nuit, enveloppait la cathédrale de Strasbourg dont la nef se dressait dans le ciel comme l'étrave d'un navire échoué. L'église inachevée était encore un gigantesque chantier. L'aboiement d'un chien dans une ruelle avoisinante trouait sporadiquement le silence de la grand-place. Les odeurs pestilentiennes, dispersées par les vents durant le jour, retombaient maintenant comme une chape de plomb sur le parvis. C'était l'heure des rats : affamées, les grosses bêtes au poil hérissé sortaient de leurs trous et couraient sur les tas d'immondices jonchant le pavé. Empruntant un réseau de galeries qui aboutissait sous la cathédrale, elles parvenaient à s'introduire à l'intérieur de l'édifice, mais restaient sur leur faim dans ce lieu où les hommes ne se sustentent que de nourritures célestes.

Vers minuit et demi, un bruit étrange vint troubler leur quiétude. Les rats se réfugièrent au plus vite dans leurs cachettes. Ça et là ressortait le bout d'une queue lisse dans les interstices de la pierre. Le bruit se fit plus proche et plus fort. On eût dit que quelqu'un frottait une pierre contre une autre, que quelqu'un s'achar-

nait à râper et à gratter ou que le diable plantait ses longues griffes pointues dans les murs pour se hisser jusqu'à la voûte. Puis ce fut à nouveau le silence, un silence absolu, troublé par le bruit des pierres qui s'effritaient.

Soudain, il y eut un formidable grondement de tonnerre, comme à l'approche de l'orage, un roulement semblable à celui d'une carriole pénétrant à vive allure dans le chœur noyé de ténèbres. Puis, on entendit une détonation suivie d'une explosion.

Les hauts piliers vacillèrent comme lors d'un tremblement de terre. Un énorme nuage de poussière se souleva et se propagea dans les moindres recoins de l'édifice. Le silence revint et, quelques instants plus tard, les rats ressortaient de leurs trous.

Moins d'une heure après, les bruits reprirent. À croire qu'un tailleur de pierre travaillait en cachette ou que Lucifer, armé d'une énorme pince-monseigneur, cherchait à saper les fondations de la cathédrale qui commençaient déjà à s'ébranler.

Cela dura ainsi des heures jusqu'à l'apparition des premières lueurs de l'aube. Aucun des strasbourgeois, si fiers de leur cathédrale, ne s'était encore aperçu de ce qui venait de se dérouler pendant la nuit.

Au petit matin, le sacristain trouva en arrivant la porte du porche fermée, comme il l'avait laissée la veille au soir en partant. En pénétrant dans la nef, il se frotta les yeux et découvrit, au beau milieu de l'église, à la croisée du transept, un éboulis de pierres, des morceaux d'un linteau qui, en tombant de la voûte, avait explosé sur le sol.

Approchant, il aperçut à sa gauche la partie supérieure d'un pilier suspendue dans les airs. Sa base avait disparu et les reliefs du festin, qu'un monstre

vorace aurait abandonnés là, gisaient à l'emplacement du socle. Il observait le désastre dans un état d'hébétéude, pétrifié, jusqu'au moment où, prenant ses jambes à son cou, il s'enfuit en hurlant vers la baraque de l'architecte pour lui raconter ce qu'il avait vu de ses propres yeux.

L'architecte, un artiste reconnu, qui devait à son infaillible exactitude mathématique une réputation dépassant les frontières, resta bouche bée en découvrant les dégâts. D'un naturel plutôt enclin à l'objectivité scientifique que provoque la pratique de la physique et des mathématiques, il rejetait habituellement toute explication de nature irrationnelle. Mais, ce matin-là, le doute s'insinua dans son esprit. Seule une intervention d'ordre surnaturel avait pu provoquer un tel désastre. Et, examinant de plus près les pierres jonchant la nef, il acquit la certitude qu'il avait fallu le concours d'une force supérieure, peut-être même celui d'une force démoniaque, pour amener la voûte à céder.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre à travers la ville, puis gagna bien vite tout le pays : le diable voulait détruire cette œuvre que l'homme dressait dans le ciel à une hauteur intolérable pour lui. Les premiers témoins affirmèrent avoir croisé Lucifer en personne durant ladite nuit.

Un géomètre, un homme très pieux quoique peu confit en dévotion, prétendit avoir vu un infirme affligé d'un pied-bot faire plusieurs fois le tour de la cathédrale en bondissant.

Nul n'osa plus se hasarder à l'intérieur de la majestueuse église jusqu'à ce que l'évêque Wilhelm ne vienne, en invoquant le Tout-Puissant, asperger les lieux d'eau bénite à l'aide d'un goupillon en fins poils de blaireau.

La rumeur allait bon train en aval sur les rives du Rhin. Les maçons, les sculpteurs et les tailleurs de pierre cherchaient à élucider rationnellement ces phénomènes incompréhensibles lorsqu'ils se reproduisirent dans d'autres villes. À Cologne, où maître Arnold bâtissait une cathédrale sur le modèle de celle d'Amiens, les statues de Marie et de Pierre ornant les piliers, ainsi que celles des Apôtres, auxquels l'édifice en cours d'achèvement était consacré, se mirent une nuit à trembler. Gémissant de douleur, ployant sous leur propre poids, elles basculèrent de leur socle et tournoyèrent avant de tomber la tête la première dans le vide – pas simultanément comme lorsque la terre tremble, mais méthodiquement, l'une après l'autre, comme si elles s'étaient passées la consigne.

Le premier tailleur de pierre, qui franchit au matin le seuil de la cathédrale après cette tragique nuit, eut une vision apocalyptique.

Des bras, des jambes et des têtes arborant encore le sourire que des efforts inimaginables avaient arraché à la pierre, gisaient épars sur le sol comme des morceaux de viande sur l'étal d'un marché.

Bien que ces hommes aient été réputés pour leur caractère trempé, ils furent anéantis et versèrent des larmes de dépit. Certains scrutaient anxieusement les alentours, persuadés que Satan, dans sa perfidie, se cachait derrière un pilier et qu'il allait bondir en ricanant de sa voix sépulcrale.

En menant des investigations plus approfondies, les tailleurs de pierre découvrirent dans les décombres une petite fortune en pièces d'or. Ils y virent la preuve irréfutable de l'intervention du diable, puisque celui-ci payait toujours en espèces sonnantes et trébuchantes. Horrifiés et dégoûtés, les hommes regardèrent à

distance les pièces étincelantes, et pas un n'osa s'approcher de l'or satanique.

L'évêque arriva à son tour dans une tenue débraillée et légère comme s'il venait de sortir des bras d'une courtisane. Il marmonna quelques prières à voix basse – ou bien était-ce quelques jurons ? –, et écarta les curieux pour voir les dégâts.

Apercevant les pièces, il se pencha pour les ramasser et les fit disparaître l'une après l'autre dans les poches de sa soutane. Il balaya d'un brusque revers de la main les inquiétudes des tailleurs de pierre, pour qui il s'agissait de l'argent du diable, en leur faisant remarquer que l'argent n'a pas d'odeur.

Niant l'intervention du diable dans ce lieu, il affirma avoir lui-même, années après années, fait emmurer les pièces dans le socle de saint Pierre pour laisser un témoignage à la postérité.

Évidemment, personne ne se laissa duper. La cupidité de l'évêque était notoire. Nul n'avait été surpris de le voir faire main basse sur les deniers sataniques.

Trois jours plus tard, des marchands abordèrent les rives du Rhin, en rapportant que le diable avait saccagé cette fois la cathédrale de Ratisbonne dont la construction était encore plus avancée.

Toutes sortes de bruits couraient dans la ville. Les bourgeois évitaient désormais les abords de la cathédrale au cœur de la cité. Ils craignaient de tomber nez à nez sur le diable en personne. Certains d'entre eux osaient à peine respirer, car ils imputaient aux miasmes putrides du diable l'odeur pestilentielle qui viciait depuis des semaines l'air des ruelles étroites. En pénétrant dans leur poitrine, ces exhalaisons corroderaient leur âme comme quelque purgatif violent administré par un alchimiste.

Quoique revêtus des sacrements de l'église, une douzaine de pieux bourgeois de Ratisbonne passèrent de vie à trépas. Parmi eux se trouvaient quatre nonnes de la congrégation de Niedermünster, installée à deux pas de la cathédrale ; elles avaient préféré étouffer plutôt que d'inspirer l'air ayant transité par les poumons de Lucifer.

Les autres nonnes de Niedermünster étaient désormais constamment sur le qui-vive. Elles se tenaient, nuit et jour, en prière dans l'espoir de maintenir les exhalaisons démoniaques hors de leurs murs.

Elles faisaient brûler de l'encens dans un chaudron percé de trous, suspendu au sommet de la coupole de leur église, dont elles entretenaient en permanence l'ample mouvement pendulaire.

L'épaisse fumée répandue par cet encensoir, pesant au moins un demi-quintal, enveloppait les pieuses femmes d'un nuage opaque qui les empêchait de lire leur livre d'Heures. Quelques-unes s'évanouirent en respirant cet air purgé du souffle diabolique, d'autres perdirent le sens de l'orientation et se mirent à errer sans but dans les rues, d'autres encore sombrèrent dans l'inconscience – le diable avait indubitablement sévi à Niedermünster...

La répétition d'incidents étranges dans la cathédrale déclencha un mouvement d'hystérie qui toucha même les bourgeois les plus sérieux.

Les colporteurs de ces nouvelles étaient bien en peine de transmettre la réalité des faits que l'on déforme, comme tout le monde le sait, à mesure qu'on s'éloigne du lieu où ils se sont produits.

Ainsi, un marchand de fourrure de Cologne prétendit avoir vu la tour septentrionale de la cathédrale de Ratisbonne s'enfoncer de plusieurs mètres dans le sol en l'espace d'une seule nuit.